

## Les primates, entre nature et culture : enjeux interdisciplinaires, enjeux nord-sud

Vincent Leblan  
Anthropologue, postdoctorant  
Université de Kyoto, ASAFAS (*Asian and African Area Studies*), Japon  
Centre Norbert Elias, UMR 8562  
(Marseille, France)  
[vincent.leblan@free.fr](mailto:vincent.leblan@free.fr)

### I. Régimes d'interdisciplinarité

En France, les courants socio-historiques et évolutionnistes de l'anthropologie sont peu habitués à se côtoyer. C'est le constat également effectué par Charles Macdonald (2008) lors d'une communication à destination de collègues étrangers dans le cadre d'un séminaire de la Fondation Wenner-Gren intitulé « L'anthropologie en Europe », qui s'est tenu en 2007, deux mois avant les *Assises de l'Ethnologie et de l'Anthropologie en France*. L'auteur y rappelait l'émergence d'un courant de recherches motivé par des questionnements évolutionnistes situés aux frontières de l'anthropologie, de l'éthologie, de la psychologie cognitive et des neurosciences, et concluait au profit que les ethnologues pourraient tirer d'un rapprochement avec la démarche expérimentale, considérée comme constitutive de toute connaissance scientifique. Le réaménagement proposé était inspiré du rapprochement de l'anthropologie avec la phonologie lorsqu'elle lui emprunta ses procédures de classification et de modélisation dans les années 1950.

Tout en reconnaissant l'intérêt et même l'urgence de partenariats plus systématiques entre ces domaines relevant d'académies aussi distantes les unes des autres, nous pourrions cependant envisager d'autres régimes d'interdisciplinarité que celui consistant à importer au sein de l'anthropologie une panacée méthodologique élaborée ailleurs. Les acquis épistémologiques et institutionnels de la discipline sont bien différents de ceux contemporains de la naissance de l'anthropologie structurale et permettent à présent de réfléchir à des modalités de coopération plus équilibrées entre l'anthropologie et les sciences naturelles, qui n'exigent ni de l'une, ni des autres, qu'elles renoncent à de si grandes parties de leurs patrimoines respectifs. C'est en suivant cette voie que pourrions chercher des alternatives aux biologismes et aux culturalismes sur lequel nous butons presque immanquablement, indépendamment de nos formations, lorsque nous cherchons à rendre compte de catégories de faits à l'interface nature/culture (Guille-Escuret, 1994 et 2010 ; de Cheveigné et Joulian, 2008). J'ai employé le mot « patrimoine » à dessein car les clivages disciplinaires sont aussi des clivages identitaires. Vus sous cet angle, ils suggèrent que l'anthropologie a un rôle spécifique à jouer, parmi les autres sciences humaines et sociales, dans la construction d'une épistémologie des pratiques et des savoirs interdisciplinaires.

Une des conditions indispensables à une recherche transversale réellement intégrée, autour d'une notion, d'une question ou d'un corpus donné, est de situer clairement les héritages de chacune des disciplines concernées afin de localiser et de rendre visibles les obstacles conceptuels qui entravent le dialogue interdisciplinaire. J'ai pu en donner un exemple en retraçant la filiation - aujourd'hui oubliée - de la définition de la culture mobilisée par la majorité des primatologues actuels avec celle de quelques-uns des fondateurs de l'anthropologie culturelle aux États-Unis (Kroeber, Murdock, White)... elle-même élaborée en partie grâce à ce qu'ils connaissaient des comportements des primates (Leblan, 2011) ! A l'occasion de ce congrès dont l'objectif est de remettre à plat les enjeux épistémologiques,

sociaux et politiques de la production des savoirs anthropologiques, je voudrais proposer quelques pistes de réflexion à propos des terrains, méthodes et objets de la discipline comparés avec ceux de l'éthologie naturaliste des primates.

La mise en évidence de répertoires comportementaux originaux transmis d'une génération à l'autre au sein de troupes de primates a conduit l'éthologie à qualifier de « culturel » tout comportement exempt de déterminisme écologique ou génétique. La comparaison des comportements observés au sein de différentes communautés de chimpanzés depuis plusieurs décennies maintenant s'est montrée remarquablement efficace, à la fois sur le plan méthodologique et institutionnel : aujourd'hui, l'idée de l'existence de « cultures » est appliquée à plusieurs espèces de primates et fait l'unanimité dans le secteur de la primatologie. Cependant, si nos cadres d'analyse opposant la nature à la culture, l'animalité à l'humanité, le biologique au social, ont vacillé, ils n'ont pas chaviré pour autant. Au contraire, ces dualismes ont été implicitement reconduits par l'opposition systématique de facteurs écologiques et sociaux dans l'analyse des comportements et s'en trouvent, paradoxalement, confortés et figés.

Dans nos pratiques de recherche, la limite entre nature et culture se traduit par des frontières entre les terrains où nous recueillons nos données. L'écologie et la biologie travaillent le plus souvent au sein de parcs, de réserves et d'aires protégées de la présence des humains - le plus souvent vidées de leurs habitants - que l'on peut comparer à des laboratoires en grandeur nature où les comportements observés sont étudiés comme des « *archives de recherche et de documentation de l'évolution des espèces* » (Curry-Lindahl, 1968). Dans le secteur de la primatologie, cette position obéit à un principe de précaution méthodologique (oublié et non discuté depuis sa publication) pour démontrer le caractère de tradition d'une conduite animale : celle-ci doit répondre au critère d'« *adaptation naturelle* », définie comme comportement produit dans un milieu où les humains ne perturbent pas le renouvellement spontané des ressources biologiques (McGrew et Tutin, 1978). Le dispositif méthodologique de la science dans les parcs cadre l'échelle spatiale et temporelle des faits sociaux, techniques, etc., de manière à construire les comportements observés comme le produit des longues durées de l'évolution. Ainsi, afin d'être qualifié de « culturel » et objectivé en tant que tel, un comportement doit paradoxalement être « naturel ».

D'un point de vue anthropologique, la focalisation sur les parcs et sur les réserves peut apparaître comme un biais d'échantillonnage des populations animales. J'ai proposé de déjouer et de dépasser ce paradoxe par une collaboration étroite entre l'ethnologie et la primatologie de terrain en amenant la seconde à travailler dans des espaces ouverts aux interactions avec les humains, où ces deux disciplines peuvent recueillir leurs données en commun. D'une part, la mobilisation de l'ethnologie et de l'éthologie dans les espaces non protégés permet de traiter l'histoire des sociétés de primates dans une perspective moins téléologique que les approches strictement évolutionnistes, mais plutôt comme un mouvement aléatoire qui s'inscrit dans des temporalités de moyen terme entre les longues durées de l'évolution et le présent de l'observation. D'autre part, l'attention portée aux aspects écologiques, sociaux et politiques de l'histoire des forêts et des savanes éclaire l'articulation des différentes perceptions de l'environnement par toute une variété d'humains et de non humains : habitants, animaux, génies de la brousse et administrateurs nationaux et internationaux de la nature.

Dans la suite de cette communication, je montre comment notre regard sur la dynamique des traditions chimpanzières se transforme en déplaçant le contexte de la recherche vers des espaces non protégés dans deux régions différentes de Guinée, en examinant plus particulièrement l'écologie de leurs comportements alimentaires. Dans un second temps, je m'arrête sur le champ d'études des interactions hommes-primates que recouvre la notion d'« ethnoprimateologie », un terme forgé non par des ethnologues mais par des primatologues,

essentiellement outre-Atlantique. C'est l'occasion d'analyser un régime d'interdisciplinarité particulier qui s'est construit depuis une dizaine d'années dans le cadre de nouvelles politiques de conservation des primates. Je présente ensuite les enjeux de la conservation dans deux situations différentes : en Guinée à partir de mes recherches de terrain, et en Sierra Leone à partir de la littérature ethnographique et conservacionniste disponible. C'est par l'analyse de la réception et de l'appropriation de projets de conservation par les populations locales que je raccroche cette communication à la thématique des « *Animaux sous surveillance* » de cet atelier.

## II. Des traditions alimentaires chez les chimpanzés ?

Certains primatologues ont initialement été sceptiques sur la possibilité d'analyser les variantes intercommunautaires des régimes alimentaires comme l'expression de traditions. Parallèlement à la conformité au critère d'« *adaptation naturelle* », un comportement devait respecter celui de « *non subsistance* » pour être qualifié de culturel en éthologie : les comportements relatifs à l'alimentation étaient systématiquement exclus du registre de la tradition en raison de leur fonction d'accroissement des ressources énergétiques de l'organisme, interdisant de décider s'ils sont réellement déconnectés de toute finalité adaptative (McGrew et Tutin, 1978). Cette démarche analytique était bien compréhensible de la part de naturalistes dont l'exigence était d'élaborer une définition opératoire de la culture visant à distinguer des faits indépendants de la constitution biologique et du milieu des êtres étudiés. Les enjeux de la distinction entre variables écologiques et sociales de l'expression d'un comportement dans cet article étaient d'établir un pont avec l'ethnologie.

Cette dichotomie est cependant contestée quelques années plus tard par des primatologues en soutenant que les facteurs écologiques, tels que l'accessibilité ou l'abondance de l'aliment, ne doivent pas conduire à exclure un comportement alimentaire du registre de la tradition lorsqu'on peut démontrer qu'il fait l'objet d'une transmission intergénérationnelle (Nishida *et al.*, 1983). L'un des auteurs de la dichotomie initiale endosse finalement cette approche dans le cadre d'une recherche comparative sur la faunivorie des chimpanzés, en montrant que la distribution supposée homogène des insectes dans l'environnement de la plupart des communautés de chimpanzés fait de l'insectivorie le meilleur candidat méthodologique pour inférer des choix et des traditions alimentaires. En revanche, les contraintes écologiques de la carnivorie - telles que la densité de population différentielle des proies d'une région à l'autre, la présence ou l'absence d'autres compétiteurs carnivores comme les félins - sont selon lui trop nombreuses pour démontrer de façon convaincante la part de choix ou de préférence dans la chasse et la consommation de colobes, de cercopithèques, de babouins ou d'ongulés (McGrew, 1983).

Malgré ces débats initiaux, le principe de « *non subsistance* » continue à imprégner les recherches plus récentes. Une synthèse comparative sur la variabilité intercommunautaire des comportements chez les chimpanzés qui a fait date recense 65 comportements comparés en termes d'occurrence et de fréquence au sein de sept communautés longuement habituées à la présence d'observateurs en Guinée, en Côte d'Ivoire, en Ouganda et en Tanzanie (Whiten *et al.* 1999). Cependant, aucun d'entre eux ne se réfère à l'alimentation à moins qu'il n'implique la médiation de techniques outillées. C'est donc plutôt la fabrication et l'utilisation des outils que la sélection des items ingérés qui est qualifiée de traditionnelle. La possibilité de traditions dans le régime alimentaire des chimpanzés indépendamment des techniques d'acquisition des aliments n'a été que peu traitée (voir Goodall, 1986 : 263 ; Boesch *et al.*, 2006).

Il faut aussi souligner que l'analyse des préférences alimentaires s'inscrit dans un double cadre historique et (co-)évolutif. D'une part, il faut tenir compte de la tolérance des chimpanzés à des teneurs en tannins variables selon leur degré d'exposition à ces substances

chimiques au cours de l'ontogénie (Reynolds, 2005 : 62-65). D'autre part, il ne faut pas négliger non plus leur prédisposition, comme la plupart des animaux, à rechercher des nourritures sucrées, notamment des fruits dont le taux de sucre atteint son maximum à leur maturité et dont les graines sont ensuite disséminées par défécation à distance de l'arbre parent (*id.*). Les choix et les goûts procèdent également de ces processus de coévolution localisés et complexes des chimpanzés avec les ressources disponibles. Comme l'a dit joliment l'éthologue Bill Mc Grew (1983) dans une formule que ne renierait peut-être pas un anthropologue comme Tim Ingold (2000) : « *In any event, culture is part of the environment just as the environment is part of culture* ». Mais que signifie ce propos si l'on sort du dispositif naturaliste des parcs et des réserves ?

Lorsque le principe de « non subsistance » fut posé voici trente-cinq ans, peu de cas d'innovation alimentaire étaient connus. La question mérite d'être examinée à nouveau, car on sait que les seuls cas d'innovation jamais observés dans le régime alimentaire des chimpanzés sauvages portent sur des cultigènes féralisés (Mc Grew, 1992 : 194). J'ai rencontré ce cas de figure dans la région de Boké (Guinée occidentale) mais la fréquence de ces occurrences est très faible : seulement six instances de restes de canne à sucre épluchés et mâchonnés que mes guides chasseurs ont attribué aux chimpanzés, et trois reliefs de consommation de maïs localisés dans une zone chevauchée par des babouins (qu'on peut donc leur attribuer également) au cours d'une recherche de 5 mois pendant la saison des récoltes. Ce sont là les seules traces de consommation de plantes cultivées que nous avons rencontrées tandis que nous parcourions systématiquement la lisière des champs afin de les cartographier. Ces indices suggèrent un taux de déprédation très faible.

La situation à Boké contraste fortement avec celle documentée par Kim Hockings ces dernières années à Bossou, dans le sud-est de la Guinée : l'auteur a pu établir que la consommation de cultigènes représente près de 9% du temps total passé à se nourrir et qu'ils sont globalement davantage exploités en période de raréfaction des ressources (Hockings *et al.*, 2009). Je crois que le contraste tient sans doute en partie aux relations des habitants du village voisin avec les chimpanzés qu'ils considèrent comme une réincarnation de leurs ancêtres. De ce fait les chimpanzés sont protégés et leurs déprédations sont tolérées (Yamakoshi, 2006), ce qu'il faut peut-être considérer comme des offrandes alimentaires (Verroust, 2003 : 93-94) qui ont pu les habituer aux fruits des plantations.

Notons en passant que suite à la création en 1980 d'une Réserve de Biosphère Unesco fermant un espace à l'agriculture pour la protection des chimpanzés - pourtant déjà protégés selon les villageois - ces animaux sont devenus l'objet de conflits (Verroust, *op. cit.* : 98-101). C'est sans doute dans ce contexte qu'il faut comprendre le propos de la primatologue Kim Hockings (2007 : 98) selon laquelle « [...] *though the chimpanzees are totemic to local people and are therefore not killed, they are often chased away with noise and sometimes with the use of stones* », sans que l'on sache cependant si ces relations conflictuelles se déploient seulement autour des arbres fruitiers des villages ou autour des champs également.

L'introduction de cultigènes dans les écosystèmes habités par les chimpanzés, souvent conséquence de rapides changements de conjonctures économiques régionales, paraît être un des meilleurs objets pour étudier la flexibilité des niches alimentaires chimpanzières à des échelles de temps historiques relativement proches des nôtres, de l'ordre de quelques années à quelques décennies. L'étude de l'utilisation des ressources anthropogènes est à même de fournir un solide point d'ancrage pour discuter de l'application de la notion de tradition à leurs comportements alimentaires. Il apparaît d'ores et déjà que les milieux fortement anthropisés sont peut-être le type de contexte le plus à même d'éclairer les mécanismes sociaux de l'adoption d'innovations alimentaires internes aux communautés chimpanzières, pour peu, bien entendu, que l'opposition interne/externe soit encore opératoire pour comprendre les mécanismes d'innovation dans ces sociétés animales.

### III. Les enjeux de la conservation comme moteur de l'interdisciplinarité ? Autour de l'« ethnoprimateologie »

Depuis une dizaine d'années, la primatologie de terrain inscrit plus systématiquement les sociétés humaines parmi ses priorités en réponse à la fragilité de nombreuses populations de primates dans différents contextes anthropisés. C'est dans ce contexte que le vocable d'« ethnoprimateologie » s'est répandu *en primatologie*. Les tenants de ce courant visent une recherche appliquée à la conservation des primates qui associerait l'étude de leurs comportements à celle de leur statut social au sein des sociétés humaines (par exemple Fuentes et Wolfe, 2002), jusqu'alors négligées pour les raisons épistémologiques évoquées au début de cette communication.

Mais parallèlement à ce renouvellement du discours conservacionniste en primatologie, l'étude conjointe des primates et des hommes par une collaboration active de la primatologie et de l'ethnologie est justifiée par leur proximité biologique, phylogénétique et comportementale, sans que la distinction ou les relations possibles entre ces domaines ne soient jamais remises en débat ni même précisées : en réalité, les comportements restent pensés et analysés selon une approche adaptationniste qui écarte d'emblée ce que l'ethnologie apporte à l'étude des relations entre les hommes et les animaux. C'est cette conception qui permet d'aboutir à la conception d'une hybridité sociale homme-animal plus fréquente avec les primates qu'avec d'autres espèces : « *These human-nonhuman primate [evolutionary] similarities increase both the likelihood of cultural association/inclusion of other primates by humans, and certain primates' potential to co-exist with humans* » (Fuentes, 2006 ; voir Cormier, 2003 : 129 pour un propos similaire sur le versant ethnologique de l'« ethnoprimateologie »). Ainsi, ces travaux font l'hypothèse d'une distance sociale et culturelle entre des hommes et les primates vivant sur leur territoire - que ce soit en Amérique, en Afrique ou en Asie - qui se réglerait prioritairement sur l'échelle de la systématique évolutionniste. Ce *statu quo* épistémologique souligne la nécessité de replacer les non humains dans la construction sociale des catégories de nature et d'animalité.

J'ai donc entrepris une ethnographie des pratiques et des savoirs cynégétiques dans le nord-ouest de la Guinée dans le but de mieux connaître la dynamique des relations sociales entre les humains et les animaux, car il avait déjà été établi par Philippe Geslin (2002) que la nature n'est pas dominée par l'homme en Guinée maritime : celui-ci doit entrer en négociation avec les « *autres êtres qui l'entourent et avec les forces qui les animent* ». Conduites en pistant les chimpanzés avec des chasseurs confirmés, mes enquêtes ont fait apparaître le rôle d'intermédiaire obligé des génies de la brousse afin de prélever certains gibiers tels que l'hippopotame, le buffle ou le chimpanzé, ce qui permet du même coup de replacer les chimpanzés dans un bestiaire et un système de relations. La relation de domesticité qui unit ces espèces aux génies détermine une partie de leurs interactions avec les humains, en ce que seuls les chasseurs les plus expérimentés ont la réputation de maîtriser les techniques nécessaires pour *subtiliser* aux génies un de ces animaux ou *négocier avec eux* la possibilité d'en prélever (Bricka et Leblan, à paraître). En retour, la structure de ces relations tripartites permet de comprendre le point de vue exprimé par les habitants de la région à propos de la fonction d'un réseau d'aires protégées établi entre 2000 et 2005 à la frontière de la Guinée et de la Guinée-Bissau dans le cadre de l'aide au développement de l'Union Européenne : certains habitants soutiennent en toute logique avec cette idée de domesticité des espèces animales - qualifiées de sauvages par les conservacionnistes - que le programme de conservation de la faune et de la flore se réserve des espaces de forêt afin d'y élever les animaux qui s'y trouvent (Leblan, 2011). Ceci peut-être d'autant plus que la prérogative foncière des génies qui structure également les modalités d'attribution de la terre (pour

l'agriculture, la fondation de nouveaux sites d'habitat) a été ignorée au cours des campagnes de délimitation des aires protégées (Leblan, 2007).

Autre exemple de malentendu dont la littérature ethnographique et conservacionniste permet de faire l'hypothèse, à propos des relations entre les gestionnaires d'un centre de recueil de chimpanzés orphelins en Sierra Leone et les villageois voisins. Dans une région encore mal définie couvrant des parties de la Sierra Leone (Richards, 2000), de la Côte d'Ivoire (Augé, 1972) et de la Guinée (données personnelles), les chimpanzés sont impliqués dans des pratiques sorcellaires peu documentées, dont les enjeux sont à peine effleurés, qui sont peut-être autant rapportées dans la littérature romanesque que par l'ethnologie en l'état actuel des recherches<sup>1</sup>. Dans le cadre d'attaques avérées de chimpanzés envers des humains dans la localité de Bossou (pays Manon, Guinée), la métamorphose d'humains en chimpanzés (par certains habitants du même village, ou par des « libériens » selon les versions) a été évoquée par des recherches dans l'axe ethnoprimitologique sans faire référence à la sorcellerie (Hockings *et al.*, 2010). Une autre publication récente, dans la même veine, considère la coopération de la population d'un village de Sierra Leone pour ramener des chimpanzés qui se sont échappés d'un centre de recueil des ces animaux - géré par une ONG conservacionniste - comme un témoignage du succès de l'action de propagande de l'ONG (Kabasawa, 2008) : mais compte tenu des pratiques sorcellaires mentionnées dans la littérature ethnographique, il faudrait considérer que les habitants sont peut-être heureux de voir des animaux aussi dangereux enfermés ! Dans cette hypothèse, ils se seraient livrés à une action plus proche d'une chasse à l'homme que d'une action de protection de l'espèce. Cette hypothèse est accréditée par la reprise récente de la dégradation des relations politiques et foncières entre patrons locaux manon et clients mandingue dans le comté libérien proche de Bossou (de Koning, 2007) : celles-ci sont tout à la fois l'une des motivations des acteurs de la guerre civile au Libéria et l'un des enjeux de cette sorcellerie impliquant des métamorphoses en chimpanzés en Sierra Leone, où des enjeux similaires opposent patrons mende et clients mandingue (Richards, *op. cit.*).

#### **IV. Conclusion**

On le voit, l'importance accordée à ces animaux au sein de bestiaires au nord et au sud tient à des raisons différentes, parfois contradictoires, qui engendrent des malentendus à propos de leur relation à l'humanité et par extension, à propos des relations entre les humains. L'intensité de ces polémiques en fait un outil idéal pour développer une recherche qui s'attache à éclairer la multiplicité des relations à une espèce animale dans des contextes culturels très variés. Les situations de coexistence évoquées dans cette communication démontrent que la proximité phylogénétique des espèces n'augmente pas mécaniquement les chances de leur coexistence (selon l'argument de l'« ethnoprimitology ») et que l'analyse des relations aux animaux ne peut faire l'économie d'une contextualisation plus large relevant tant de leurs comportements que du milieu humain dans ses dimensions foncière et politique, ce qui permet d'entrevoir d'autres régimes de collaboration entre l'anthropologie et les sciences naturelles.

L'accroissement très récent des recherches hors-parcs en primatologie, le plus souvent stimulé par l'impératif de repenser les politiques de conservation de la faune sauvage, est une invitation à concevoir l'habitat des primates dans sa durée historique et par-là même à inscrire leurs comportements dans une certaine profondeur temporelle. C'est en étudiant la distribution géographique, les comportements et la cognition des primates dans ces contextes que l'on gagnera simultanément une meilleure compréhension de leurs dynamiques sociales,

---

<sup>1</sup> Voir le n° 163 de la revue *Notre Librairie*, consacrée aux « Indispensables animaux » fréquemment rencontrés dans la « littérature africaine » (2006).

de leurs traditions et une perception plus large des enjeux de leurs relations avec les hommes et les habitats qu'ils partagent. Parallèlement au rapprochement de l'anthropologie avec les sciences cognitives évoqué en introduction, il convient donc de ne pas négliger la dimension écologique. Si l'on admet que la distinction entre nature et culture n'a plus lieu d'être pour des raisons analytiques, la pratique d'une éthologie au sein d'espaces ouverts aux interactions avec les sociétés humaines apparaît comme un pôle à part entière et indispensable de l'anthropologie des relations entre les hommes et les animaux.

## Bibliographie

- AUGE, M. (1972), « Les Métamorphoses du vampire », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 6, pp. 129-148.
- BOESCH, C., GONÉ BI, Z.B., AANDERSON, D., STAHL, D. (2006), « Food choices in Tai chimpanzees : are cultural differences present ? », in Hohmann, G. et al. (dir.), *Feeding Ecology in Apes and Other Primates*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 183-201.
- BRICKA, B., LEBLAN, V. (à paraître), « Les génies, ou l'opacité des relations entre les hommes et les animaux au Kakandé (Guinée) », in Joulian, F. (dir.), *Hommes et primates en perspective*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- CORMIER, L.A. (2003), *Kinship with monkeys : the Guajá foragers of Eastern Amazonia*, New York, Columbia University Press.
- CURRY-LINDAHL, K. (1968), « Les parcs nationaux comme archives de recherches et documentation de l'évolution des espèces », in Hedberg, I., Hedberg, O. (dir.), *Conservation of Vegetation in Africa South of the Sahara*, Uppsala, Almqvist, pp. 35-38.
- DE CHEVEIGNE, S., JOULIAN, F. (2008), « Internalités et externalités des “natures de l'homme” », *Techniques et Culture*, 50, pp. 10-15.
- DE KONING, R. (2007), « Greed or grievance in West Africa's forest wars ? » in de Jong, W. et al. (dir.), *Extreme conflict and tropical forests*, Dordrecht, Springer, pp. 37-56.
- FUENTES, A. (2006), « Human-nonhuman primate interconnections and their relevance to anthropology », *Ecology and Environmental Anthropology*, 2, URL: <http://digitalcommons.unl.edu/icwdmeeal/1/>.
- FUENTES, A., WOLFE, L.D. (2002), *Primates face to face : conservation implications of human-nonhuman primate interconnections*, Cambridge, Cambridge University Press.
- GESLIN, P. (2002), « Les sousou et leur nature : la vie sociale des mangroves », *Histoire et Anthropologie*, 25, pp. 115-130.
- GOODALL, J. (1986), *The chimpanzees of Gombe : patterns of behavior*, Cambridge, Cambridge University Press.
- GUILLE-ESCURET, G. (1994), *Le décalage humain : le fait social dans l'évolution*, Paris, Kimé.
- GUILLE-ESCURET, G. (2010), *Sociologie comparée du cannibalisme, T.1, Proies et captifs en Afrique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- HOCKINGS, K. (2007), *Human-chimpanzee coexistence at Bossou, the Republic of Guinea : a chimpanzee perspective*, Thèse de l'Université de Stirling.
- HOCKINGS, K., ANDERSON, J.R., MATSUSAWA, T. (2009), « Use of wild and cultivated foods by chimpanzees at Bossou, Republic of Guinea : feeding dynamics in a human-influenced environment », *American Journal of Primatology*, 71, pp. 636-646.
- HOCKINGS, K., YAMAKOSHI, G., KABASAWA, A., MATSUZAWA, T. (2010), « Attacks on local persons by chimpanzees at Bossou, Republic of Guinea : long-term perspectives », *American Journal of Primatology*, 72, p. 887-896.
- INGOLD, T. 2000, *The perception of the environment : essays in livelihood, dwelling and skill*, Routledge, London and New York, pp. 219-242.
- KABASAWA, A. (2008) « Human fatality by escaped *Pan troglodytes* in Sierra Leone », *International Journal of Primatology*, 29, pp. 1671-1689.

- LEBLAN, V. (2007), « La mise en réserve des espaces soumis aux *jinna* en pays peul et landouma (Guinée, préfecture de Boké) : les causes d'une controverse latente », *Cahiers d'Anthropologie Sociale*, 3, pp. 47-63.
- LEBLAN, V. (2011), « Les rendez-vous manqués de l'ethnologie et de la primatologie de terrain (1960-2010) », *Revue de Primatologie*, 3, URL : <http://primatologie.revues.org/808>.
- MCDONALD, Ch. (2008), « L'anthropologie sociale en France, dans quel état ? », *Ethnologie Française*, 38, pp. 617-625.
- McGREW, W.C. (1983), « Animal foods in the diet of wild chimpanzees (*Pan troglodytes*) : why cross-cultural variation ? », *Journal of Ethology*, 1, pp. 46-61.
- McGREW, W.C. (1992), *Chimpanzee material culture : implications for human evolution*, Cambridge, Cambridge University Press.
- McGREW, W.C., TUTIN C. (1978), « Evidence for a social custom in wild chimpanzees ? », *Man*, 13, pp. 234-251.
- NISHIDA, T., WRANGHAM, R.W., GOODALL, J., UEHARA, S. (1983), « Local differences in plant-feeding habits of chimpanzees between the Mahale Mountains and Gombe National Park, Tanzania », *Journal of Human Evolution*, 12, pp. 467-480.
- REYNOLDS, V. (2005) *The chimpanzees of the Budongo forest : ecology, behavior and conservation*, Oxford, Oxford University Press.
- RICHARDS, P. (2000), « Chimpanzees as political animals in Sierra Leone », in Knight, J. (dir.), *Natural enemies : people-wildlife conflicts in anthropological perspective*, London, Routledge, pp. 78-103.
- VERROUST, V. (2003), *L'homme et la biosphère dans la réserve des monts Nimba (République de Guinée) : savoirs naturalistes locaux et gestion de l'environnement*, Mémoire de DEA du Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris.
- WHITEN, A., GOODALL, J., McGREW, W.C., NISHIDA, T., REYNOLDS, V., SUGIYAMA, Y., TUTIN, C.E.G., WRANGHAM, R.W., BOESCH, C. (1999), « Culture in chimpanzees », *Nature*, 399, pp. 682-685.
- WILD, C., MORGAN, B.J., DIXSON, A. (2005), « Conservation of drill populations in Bakossiland, Cameroon : historical trends and current status », *International Journal of Primatology*, 26, pp. 759-773.
- YAMAKOSHI, G. (2006), « An indigenous concept of landscape management for chimpanzee conservation at Bossou, Guinea », in Maruyama, J. et al. (dir.), *Crossing disciplinary boundaries and re-visioning area studies : perspectives from Asia and Africa*, Kyoto, Proceedings of Kyoto Symposium, pp. 3-10.